



**HAL**  
open science

## ”Quand représenter l’Égypte revient à prédire le futur de l’Empire britannique : Charles Piazzi Smyth et la pyramidologie (1864-1898)”

Stéphanie Prevost

### ► To cite this version:

Stéphanie Prevost. ”Quand représenter l’Égypte revient à prédire le futur de l’Empire britannique : Charles Piazzi Smyth et la pyramidologie (1864-1898)”. Geuthner. Vestiges du Proche-Orient et de la Méditerranée, Catherine Delmas & Daniel Lançon (eds), , pp.61-78, 2015. hal-02558905

**HAL Id: hal-02558905**

**<https://hal.science/hal-02558905>**

Submitted on 29 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Quand représenter l'Égypte revient à prédire le futur de l'Empire britannique :

## Charles Piazzi Smyth et la pyramidologie (1864-1898)<sup>1</sup>

De tout temps, l'Égypte fascine, en particulier les pyramides qui ne laissent aucun indifférent, depuis l'historien grec Hérodote jusqu'aux actuels flots de touristes déversés quotidiennement à leur pied. La littérature populaire s'est elle aussi emparée de cette fascination et on ne compte plus aujourd'hui les ouvrages grand public prenant pour théâtre de leur intrigue ces monuments pharaoniques. C'est ainsi que le scénariste de bandes dessinées belge Edgar Félix Pierre Jacobs a consacré, en 1954, deux tomes des aventures de Blake et Mortimer au *Mystère de la Grande Pyramide*. Dans le premier, intitulé « Le papyrus de Manéthon », le lecteur découvre Philip Mortimer, professeur de physique nucléaire, fraîchement arrivé sur le sol égyptien par le vol de Londres, prêt à s'attaquer au mystère de la Grande Pyramide. Avant le lever de rideau, le narrateur plante le décor et fournit au bédéphile une carte simplifiée – mi-fictionnelle, mi-historique – du plateau de Gizeh et de sa nécropole. Y sont notamment représentés le Sphinx et les trois principales pyramides du site, en concordance avec leur disposition réelle : la « Grande Pyramide » de Khéops, qui constitue la dernière des sept merveilles du monde, la seconde pyramide (construite sous le fils de Khéops, Khéphren), et la troisième, celle de Mykérinos. Lors de sa visite au musée du Caire, le directeur informe Mortimer d'une mystérieuse chambre d'Horus, dans laquelle, dit-il, « certains, comme Piazzi Smyth, prétendirent voir [...] une crypte non encore découverte, une sorte de Saint des Saints que la Grande Pyramide recèlerait dans ses flancs<sup>2</sup> ».

---

1

Je tiens à remercier Joanna Kyffin, conservatrice des archives de l'*Egyptian Exploration Fund* (Londres) ; le personnel de la bibliothèque d'Égyptologie du Collège de France à Paris ; mais surtout Mike Smith (*The Magic Lantern Society*) et Richard Crangle (administrateur du site web *Lucerna*) de m'avoir permis de retrouver les textes accompagnant les lanternes magiques de Piazzi Smyth, dont certaines sont reproduites grâce à l'aimable autorisation de la bibliothèque nationale d'Australie. Enfin, je souhaiterais dédier cet article à ma cousine, Elodie Vioux, pour sa relecture éclairée, à l'aune de sa formation en Égyptologie.

<sup>2</sup> Edgar P. Jacobs, *Le Mystère de la Grande Pyramide, Tome 1*, Bruxelles, Editions Blake & Mortimer, 2012, p. 9.

Ces propos semblent corroborer la nécrologie de Charles Piazzi Smyth, parue dans le *Times* du 24 février 1900, où il est en effet indiqué que les Britanniques le connaissaient en tant que « prophète de la Grande Pyramide », plutôt que comme astronome. Pourtant, Smyth avait été nommé directeur de l'Observatoire royal d'Ecosse en 1845, devenant à vingt-six ans le plus jeune directeur que cette institution avait jamais connu<sup>3</sup>. Le journaliste du *Times* suggérait que cette promotion inopinée avait paradoxalement généré une très grande frustration chez Piazzi Smyth, qui n'avait les moyens ni financiers, ni matériels de transformer l'Observatoire en un laboratoire pionnier en matière d'astronomie et de météorologie, et qu'en conséquence, il s'était lancé corps et âme dans l'étude de la Grande Pyramide. En réalité, Smyth avait développé très tôt un goût pour l'archéologie, aidé en cela par son père, qui, en prenant sa retraite de la *Navy*, s'était consacré à ses deux passions : l'astronomie et les antiquités égyptiennes<sup>4</sup>. Or, ces deux domaines sont indissociables pour Piazzi Smyth, qui voulait toujours aller au-delà du visible à l'œil nu<sup>5</sup>.

Smyth, qui insistait sur l'importance qu'il y avait à s'intéresser aux monuments anciens, car ils constituaient autant de « traces non-écrites » et directes du passé – ou pour reprendre l'expression de March Bloch, de « vestiges du passé<sup>6</sup> » – fit de la Grande Pyramide son sujet d'étude monumentale préféré, étant donné qu'elle était, selon lui, le « plus ancien monument égyptien », et même le plus ancien monument tout court et qu'en tant que tel, elle recelait « les traces les plus anciennes de l'homme intellectuel<sup>7</sup> ». Néanmoins, la méthode empirico-formelle de Smyth n'était pas sans causer des railleries dans le monde scientifique quand il affirmait avec force entre 1864 et sa mort en 1900 que la Grande Pyramide était l'œuvre de Dieu et que sa métrologie prédisait non seulement les événements du Livre de l'Apocalypse, mais aussi le futur

---

3

“Charles Piazzi Smyth”, *The Times*, 24/02/1900, p. 11.

4 David Gange, *Dialogues with the Dead: Egyptology in British Culture and Religion, 1822-1922*, Oxford, OUP, 2013, p. 131.

5 Hermann A. Brück, “Smyth, Charles Piazzi (1819–1900)”, *DNB*, OUP, 2004 [<http://www.oxforddnb.com/view/article/25948>, consulté le 14/06/2014].

6 Alexandre Serres, « Quelle(s) problématique(s) de la trace ? », Communication lors du séminaire du CERCOR, le 13 décembre 2002, disponible sur @rchiveSIC : [[http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00001397.html](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001397.html), consulté le 07/11/2014], p. 6.

7 C.P. Smyth, *On the Antiquity of Intellectual Man, From a Practical and Astronomical Point of View*, Edinburgh, Edmonton & Douglas, 1868, respectivement p. 170, 179 et 174.

de l'Empire britannique. Si les théories de Smyth sur la « destination religieuse » de la Grande Pyramide ont déjà fait l'objet d'analyses, notamment par Daniel Lançon dans son récent et très érudit *L'Égypte littéraire* (2007)<sup>8</sup>, il nous appartiendra de montrer dans cet article le rôle central de la photographie documentaire dans leur légitimation, tout en replaçant l'utilisation de ce médium dans le contexte géopolitique plus large, de l'égyptomanie d'une part et de la rivalité franco-anglaise d'autre part.

## Gizeh et la fascination ambiante pour l'Égypte pharaonique et biblique : la question des origines

L'expédition d'Égypte, menée par Bonaparte entre 1798 et 1801 sur ordre du Directoire, constitue une étape-clé de la fascination pour les monuments pharaoniques, comme en témoignent ces mots du futur Premier Consul lors de la bataille des Pyramides du 21 juillet 1798 : « Soldats ! Vous êtes venus dans ces contrées pour les arracher à la barbarie, porter la civilisation dans l'Orient, et soustraire cette belle partie du monde au joug de l'Angleterre. Nous allons combattre. Songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent<sup>9</sup> ». Dans cette harangue, Bonaparte prenait à témoin les « éternelles » pyramides de Gizeh, « ces monuments inouïs qui semblaient dater de la Création » selon le baron de Jomini<sup>10</sup>, d'une bataille historique. La victoire de l'Armée française d'Orient sur les troupes des Mamelouks de Mourad Bey permettait non seulement l'entrée de Bonaparte au Caire quelques jours plus tard et l'implantation d'un Institut français dans la capitale égyptienne, mais inaugurerait également une phase d'observation scientifique et artistique que les quelque cent soixante-sept savants et artistes de la Commission des Sciences et des Arts allaient retranscrire notamment dans la *Description de l'Égypte* parue, pour la première édition, entre 1809 et 1828.

La publication de la première édition de *Description de l'Égypte* fut un échec commercial au Royaume-Uni, à cause de son prix et de la

---

<sup>8</sup> Daniel Lançon, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882*, Paris, Geuthner, 2007, p. 76.

<sup>9</sup> Antoine Henri de Jomini, *Vie politique et militaire de Napoléon*, Bruxelles, Imprimerie-Librairie romantique, 1829, p. 89.

<sup>10</sup> *Idem.*

lenteur de sa parution, mais aussi de la francophobie ambiante<sup>11</sup>. En effet, le potentiel de la publication comme outil de renseignement militaire n'avait pas échappé aux Britanniques, qui continuaient d'espérer que l'idée de percer un canal pour relier la Méditerranée et la mer Rouge et ainsi donner à la France la possibilité de contrôler un territoire stratégique pour l'Angleterre s'était dissoute avec la fin de la campagne d'Égypte en août 1801, après la victoire anglaise à Aboukir. Néanmoins, les volumes de planches illustrées de la *Description de l'Égypte* ont contribué à nourrir, outre-Manche, un intérêt indéniable pour les monuments égyptiens, les antiquités et les hiéroglyphes, déchiffrés pour la première fois par Champollion en 1822. Le site de Memphis, ancienne capitale de la Basse-Égypte, et ses alentours (Saqqarah au sud et le plateau de Gizeh au nord) en ont tout particulièrement bénéficié, d'autant qu'une stabilisation politique de cette zone en facilitait l'accès aux voyageurs du Grand Tour et aux aventuriers-explorateurs. Ainsi, Giovanni Battista Belzoni, un Italien immigré à Londres en 1803, découvrait, en 1818, sous la protection du consul-général britannique Henry Salt, le temple de Gizeh, ainsi que l'entrée de la seconde pyramide<sup>12</sup>. Dès cette époque en effet, comme le rappelle Sarga Moussa dans son *Voyage en Égypte* (2004), « on ne conçoit pas un séjour dans la capitale sans une excursion à Guizeh<sup>13</sup> » et nombre de ces touristes européens espéraient, tel Chateaubriand, pouvoir laisser leur nom au sommet de la Grande Pyramide de Khéops, voire même avoir le privilège de pénétrer en son sein. La poursuite des fouilles sur la dernière des sept merveilles du monde, en particulier entre 1837 et 1840 sous l'égide du colonel britannique Richard William Howard-Vyse et de son adjoint John Perring (à la suite de Caviglia)<sup>14</sup>, contribuait à entretenir les mystères l'entourant, que ce soit à propos de son édification, son époque de construction, sa structure, ou son usage. La fascination pour l'Égypte pharaonique semblait alors être la seule à faire concurrence à celle des « mille et une nuits » dans l'industrie de l'imprimé britannique, au

---

<sup>11</sup> Andrew Bednarski, *Holding Egypt: Tracing the Reception of the 'Description de l'Égypte' in Nineteenth-Century Great Britain*, London, Golden House Publications, 2005, p. 22.

<sup>12</sup> Stanley Meyes, *The Great Belzoni*, London, I.B. Tauris, (1959) 2006, p. 200-5.

<sup>13</sup> Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte*, Paris, Robert Laffont, 2004, p. xiv.

<sup>14</sup> Richard W. Howard-Vyse, *Operations Carried on at the Pyramids of Gizeh in 1837*, vol. I, London, James Fraser, 1840, p. 141.

détriment de l'Égypte nubienne, ottomane et arabe<sup>15</sup>. À destination des touristes, huit guides de voyage sur l'Égypte – alors territoire ottoman – paraissent entre 1840 et 1859<sup>16</sup>; en parallèle, à destination de publics variés, comme le démontre Caroline Lehni dans sa thèse de doctorat « Lire l'Égypte en images », paraissent de très nombreux récits de voyages sur l'Égypte, de plus en plus souvent illustrés.

Mais, David Gange a récemment rappelé dans *Dialogues with the Dead*, que l'intérêt des Britanniques, et plus largement des chrétiens européens, pour l'Égypte ne se limitait pas à son histoire pharaonique. En effet, les épisodes vétérotestamentaires des Hébreux en Égypte et de leur Exode ont occupé de longue date une place centrale dans la géographie sacrée, qui cherchait à identifier et localiser les lieux mentionnés dans la Bible<sup>17</sup>. À tel point qu'Arthur P. Stanley, récemment nommé chanoine de Cantorbéry, n'hésita pas à déclarer qu'en ces temps reculés, « l'Égypte était la 'Terre Sainte' et qu'en apparence extérieure, les Israélites étaient devenus égyptiens<sup>18</sup> ». Une telle posture encouragea l'institutionnalisation de la géographie sacrée et de l'archéologie biblique, tout d'abord par la création du *Palestine Exploration Fund* en 1865, puis de l'*Egypt Exploration Fund* en 1882 – et ce, en dépit, depuis les années 1840, de la tentative de la haute critique biblique de montrer l'ineptie d'une lecture littérale de la Bible et d'exposer les incohérences de la chronologie biblique, par rapport à certaines sciences modernes encore balbutiantes (l'archéologie notamment)<sup>19</sup>. Prenant pour exemple la liesse déclenchée en 1883 par la découverte de la stèle de la « ville biblique » de Pithôm, David Gange suggère que la toute jeune « égyptologie semblait offrir des preuves de [l'exactitude de] la Bible<sup>20</sup> ».

<sup>15</sup> Caroline Lehni, « Lire l'Égypte en images », vol. I, Thèse de doctorat, Université Paris-Diderot, 2007, p. 167.

<sup>16</sup> Oleg V. Volkoff, *Comment on visitait la vallée du Nil : les « guides » de l'Égypte*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1967, p. 62, p. 71-3 & p. 103-4.

<sup>17</sup> La publication *Annales Veteris Testamenti* (Londres, 1604) de James Ussher sert notamment de référence pour retracer les épisodes de l'Ancien Testament, ce que confirme la carte II 'The Peopling of the World by the Sons of Noah, and the Israelites Journeyings in the Wilderness' publiée dans *Sacred Geography, Contained in Six Maps* (Londres, 1716), où est retracé le périple des Hébreux en Égypte.

<sup>18</sup> Arthur P. Stanley, *Sinai and Palestine*, vol. I, London, John Murray, 1856, p. xxviii.

<sup>19</sup> Gange, *Dialogues with the Dead*, p. 3.

<sup>20</sup> *Idem*; David Gange, "Pithom", in David Gange & Michael Ledger-Lomas (eds.), *Cities of God*, Cambridge: CUP, 2013, p. 137.

Pourtant, si plusieurs sites égyptiens retenaient l'attention des exégètes (en particulier Pithôm – aujourd'hui associée à Tell er-Retabeh ou à Tell el-Maskhouta –, Raamsès – aujourd'hui Pi-Ramsès – et Héliopolis<sup>21</sup>), les pyramides n'en faisaient alors plus vraiment partie, suite à la déconstruction, au XVII<sup>e</sup> siècle, de deux mythes reliés à l'Ancien Testament<sup>22</sup> : celui des esclaves israélites/ juifs bâtisseurs de pyramides sous le règne du Pharaon de l'Exode et celui des pyramides de Gizeh comme grenier à céréales du patriarche biblique Joseph. Quelques voix dissidentes continuaient de s'interroger sur leur nature divine – comme W. J. Cockburn Muir, en 1860, qui, s'il se montrait dépréciatif de l'architecture massive des pyramides, concédait qu'« elles dégageaient une solennité et une grandeur saisissante, comme si elles possédaient quelque chose de surnaturel », et que leurs architectes « semblaient s'être inspirés pour leurs œuvres directement de leur contemplation des attributs terrifiants de Dieu<sup>23</sup> ». Elles étaient néanmoins marginales.

Or, c'est bien la taille monumentale de la Grande Pyramide, ainsi que sa forme, qui interpelle tout d'abord Smyth. Pour ce fervent non-conformiste, dont la foi le portait vers une lecture plus littérale des Saintes Écritures, plus aucun doute : elle était la plus parfaite de toutes et donc l'œuvre du « Grand Architecte », qui aurait dupé un des architectes du pharaon pour en faire son exécutant<sup>24</sup>. Cette intime conviction, qu'il tenait de *The Great Pyramid; Why Was it Built & Who Built it?*, essai polémique publié en 1859 par John Taylor, rédacteur en chef du *London Magazine*, ne s'était pourtant pas imposée d'elle-même et ça n'est que quand ce dernier publia *The Battle of the Standards* en 1864 que Smyth s'intéressa réellement à la métrologie de la Grande Pyramide<sup>25</sup>. Son ouvrage, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, publié en 1864, c'est-à-dire avant que Smyth n'aille lui-même réaliser ses propres mesures sur la Grande Pyramide, est un éloge à Taylor où il reprenait à son compte l'idée de la corrélation entre différentes unités de mesure (à savoir la

---

<sup>21</sup> Egypt Exploration Fund, *An Atlas of Ancient Egypt*, London, Kegan Paul, Trübner & Co, 1894.

<sup>22</sup> John Greaves, *Pyramidographia*, London, 1646, p.1-3.

<sup>23</sup> W. J. Cockburn Muir, *Pagan, or Christian?*, London, Richard Bentley, 1860, p. 12-13.

<sup>24</sup> C.P. Smyth, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, London, Isbister & Co.,1864, p. 5 et p. 351.

<sup>25</sup> H.A. Brück & M.T. Brück, *The Peripatetic Astronomer: The Life of Charles Piazzi Smyth*, Bristol & Philadelphia, Adam Hilger, 1988, p. 99-100.

coudée sacrée, la coudée royale égyptienne et le pouce britannique) pour en déduire que la Grande Pyramide était en réalité « une parabole de pierre<sup>26</sup> » permettant, au moyen de ses dimensions, de prédire les événements du Livre de l'Apocalypse. En dépit d'un succès semble-t-il rapide<sup>27</sup>, les recensions signalaient surtout la « singularité » de l'ouvrage, qui « mêlait de manière extraordinaire une rhétorique véhémement et des mathématiques absconses » afin d'affirmer « de manière trop assurée » que les Britanniques étaient les « héritiers de la Grande Pyramide » et en réalité, les descendants des dix tribus perdues d'Israël<sup>28</sup>. Au mois de novembre 1864, Smyth, qui se sentait critiqué pour sa méthode purement déductive et voulait apporter des preuves irréfutables, décida de partir en Égypte, accompagné de son épouse Jessica, pour faire ses propres observations, mesures et déductions, aidé de différents instruments de mesure et surtout d'appareils photographiques.

## Faire la preuve, par le visuel scientifique, de la destination religieuse de la Grande Pyramide

Leur séjour (novembre 1864-mai 1865) est relaté, ainsi que les résultats, dans *Life and Work at the Great Pyramid* publié en trois volumes en 1867. Smyth consacra plusieurs dizaines de pages au rôle que la photographie pouvait jouer dans la découverte de la vérité. L'astronome, qui avait une expérience fine de ce médium – ayant fait partie des pionniers en 1839<sup>29</sup> –, souscrivait complètement à l'utilisation de la photographie comme « la servante des sciences et des arts », qui « enrichi[rait] rapidement l'album du voyageur et rend[rait] à ses yeux la précision qui manquer[ait] à sa mémoire<sup>30</sup> ». Le perfectionnement du procédé permettait effectivement depuis la fin des années 1840, aux

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>28</sup> Cf. "Our Inheritance in the Great Pyramid", *The British Quarterly Review*, vol. 80, oct. 1864, p. 515; "Our Inheritance in the Great Pyramid", *The Saturday Review of Politics, Literature, Science & Art*, vol. 18, n° 462, 3 sept. 1864, p. 303-5 & "Our Inheritance in the Great Pyramid", *The Athenaeum*, n° 1923, 03/09/1864, p. 295-7.

<sup>29</sup> Larry J. Schaaf, "Smyth, Charles Piazza", in Roger Taylor (with contributions by Larry J. Schaaf), *Impressed by Light: British Photographs from Paper Negatives, 1840-1860*, New York, Metropolitan Museum of Modern Art, 2007, p. 373.

<sup>30</sup> Propos de Baudelaire (1859) cités dans Marta Caraion, *Pour Fixer la trace : photographie et littérature au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Droz, 2003, p. 9.



artistes, voire aux amateurs fortunés, d’immortaliser l’Égypte, et notamment ses monuments et ses ruines, dans une veine souvent pittoresque<sup>31</sup>. Néanmoins, contrairement à ce que suggère Larry Schaaf dans un, par ailleurs, excellent article de 1979, Smyth n’utilisait pas la photographie dans un but exclusivement mémoriel<sup>32</sup> : loin d’être un outil périphérique face à la Grande Pyramide, le médium photographique devait servir à « montrer au public la vraie force de précision que le plus majestueux des monuments primitifs donnait encore à voir<sup>33</sup> ». Conscient des possibilités de manipulation de l’image, Smyth insistait sur le fait que la vérité scientifique ne pouvait être atteinte par la photographie qu’au moyen d’une méthodologie irréprochable<sup>34</sup>. Ainsi, il détaillait dans son premier volume de *Life and Work at the Great Pyramid* qu’il avait emporté, en sus d’instruments de mesure, deux petits appareils photographiques faciles à transporter – parfois couplés, pour réaliser des plans plus larges – ; des petites plaques de verre permettant de réaliser quasi-instantanément des négatifs au collodion, qui étaient réputés pour leur précision et à partir desquels il était ensuite facile de faire des épreuves sur papier albuminé ; et du magnésium pour les clichés à l’intérieur de la pyramide. Smyth expliquait qu’il avait prévu d’illustrer *Life and Work at the Great Pyramid* au moyen des quelque soixante épreuves positives qu’il avait finalement sélectionnées pour tirage à partir des douze boîtes de négatifs, mais que le coût de reproduction avait été dissuasif, le forçant à se contenter de dessins et croquis<sup>35</sup>. Ce regret fut d’autant plus vif, quand quatre années plus tard le colonel Henry James du Service cartographique britannique (*Ordnance Survey*) publia *Notes on the Great Pyramid of Egypt and the Cubits used in its Design*, attaque en treize pages des théories de Smyth et de Taylor, illustrée par quatre coûteuses zincographies. Vexé de n’être même pas cité par James – qui avait pourtant déclaré que son expédition résultait de la lecture de *Life and*

---

<sup>31</sup> Sur la campagne photographique en Égypte des Français Maxime Du Camp (1849-1851) et Félix Teynard (1851), et des Britanniques John Shaw Smith (1851-2) et Francis Firth (1857), voir notamment : Ali Behdad, “The Orientalist Photograph », in Ali Behdad & Luke Gartlan (eds.), *Photography’s Orientalism : New Essays on Colonial Representation*, Los Angeles, Getty Publication, 2013, p. 13-16 ; & Nissan N. Perez, *Focus East: Early Photography in the Near East, 1839-1885*, New York, Abrams, 1988.

<sup>32</sup> Larry Schaaf, “Charles Piazzi Smyth’s 1865 Conquest of the Great Pyramid”, *History of Photography*, vol. 3, n° 4 (oct. 1979), p. 357.

<sup>33</sup> C.P. Smyth, *A Poor Man’s Photography*, London, 1870, p. 10.

<sup>34</sup> C.P. Smyth, *Life and Work at the great Pyramid*, Edinburgh, 1867, vol. I, pp. 477-480.

<sup>35</sup> *Ibid.*, vol. III, pp. 279-81.

*Work at the Great Pyramid*<sup>36</sup> –, Smyth réaffirma haut et fort le potentiel scientifique de la photographie pratiquée par l'« homme sans moyens » qu'il était, vu que la *Royal Society* lui avait refusé des fonds. Pour Smyth, James avait manqué son objet à cause, entre autres, de sa non-reconnaissance du pouvoir révélateur de la photographie.

Afin de faire partager sa théorie sur la Grande Pyramide au grand public, Smyth donna de nombreuses conférences dès son retour en 1865 (qu'il illustra avec son propre jeu de lanternes magiques) et décida d'exposer ses appareils photographiques et ses clichés, notamment en 1865 à Manchester et en 1869 au sein de la Société photographique d'Edimbourg. Mais c'est le succès commercial de *Life and Work at the Great Pyramid*, ainsi que la controverse déclenchée par James qui contribuèrent réellement à accroître la demande pour les photographies de Smyth. Finalement, en 1874, en même temps que parut une édition largement remaniée de *Our Inheritance in the Great Pyramid* (illustrée de quelques photographies), fut proposé pour la première fois à la vente un jeu de cinquante lanternes magiques, produites à partir des négatifs de l'expédition, au prix de £ 5.5 shillings. Pour répondre aux commandes nourries, John S. Pollitt, imprimeur et photographe de Manchester, reproduisit régulièrement ces lanternes jusqu'à son décès, en 1890, quand *York and Sons* racheta les droits et réédita les vues<sup>37</sup>. En 1879, Pollitt publia même un album réunissant ces vues (*Descriptive Album of Photographs of the Great Pyramid*), ainsi qu'un descriptif des lanternes destiné spécifiquement aux bonimenteurs souhaitant donner une conférence illustrée sur la Grande Pyramide – sujet rendu d'autant plus populaire par les nouvelles fouilles archéologiques conduites par l'*Egypt Exploration Fund*, fondé en 1882, et les très nombreuses publications sur l'Égypte<sup>38</sup>. Au descriptif, s'ajoutait un essai anonyme signé d'« Un

---

<sup>36</sup> Henry James, "The Great Pyramid of Egypt", *The Athenaeum*, n° 2090, 20/11/1867, p. 650.

<sup>37</sup> Larry Schaaf, "Charles Piazza Smyth's 1865 Conquest", p. 344-5; Richard Crangle, "Slide set: The Great Pyramid", *Lucerna: the Magic Lantern Web Resource*, août 2012, <http://www.slides.uni-trier.de/set/index.php?id=3002888> (consulté le 12/07/2014). Pour une vue de la Grande Pyramide, voir l'annexe 1.

<sup>38</sup> Voir notamment les articles suivants dans *The Optical Magic Lantern Journal and Photographic Enlarger* : "Exchange Column", vol. 1, n° 1, 15/06/1889, p. 8 ; "Camera Club", 01/06/1890, vol. 2, n° 13, p. 8 ; "New Lantern Slides: Egypt Re-Visited", vol. 2, n° 21, 01/02/1891, p. x ; "Descriptive of New Lantern Slide Sets : A Thousand Miles Up the Nile", vol. 2, n° 26, 01/07/1891, p. v ; "Optical Lantern Lectures", vol. 4, n° 44, 01/01/ 1893, p. vii.

Observateur», qui reprenait la théorie de la destination divine de la pyramide de Khéops.

Dans le deuxième volume de *Life and Work at the Great Pyramid*, publié en 1867, Smyth rendait compte de tous ses relevés métrologiques, en particulier linéaires, angulaires (géométriques et astronomiques) et thermométriques, qui le conduisaient à penser que la pyramide de Khéops avait été construite en 2170 avant J.-C., alors que les égyptologues, philologues, géologues et archéologues (en particulier Renan, Mariette, Lepsius, Rawlinson et Bunsen) proposaient une fourchette oscillant entre 4956 et 2440 avant J.-C.<sup>39</sup>. Tirant profit des tâtonnements de ces toutes nouvelles sciences, Smyth soutenait que son calcul était non seulement cohérent avec la chronologie biblique<sup>40</sup> – qui n’avait pas complètement disparu de la culture victorienne en dépit des travaux de Lyell et Darwin, entre autres<sup>41</sup> –, mais était en plus corroboré par ceux des astronomes, qui, comme John Herschel, défendaient la science appliquée, par opposition à la science pure<sup>42</sup>. D’ailleurs, dans *On the Antiquity of Intellectual Man* (1868), titre qui n’est pas sans rappeler le *Geological Evidences of the Antiquity of Man* (1863) de Charles Lyell, Smyth livrait une critique féroce de la géologie, de l’archéologie et de l’anthropologie, qui, bien qu’étant des sciences de l’observation, n’étaient pas rigoureusement métrologiques et fournissaient, en conséquence selon lui, des résultats relatifs, voire spécieux, ne permettant pas de déterminer, de manière fiable, le début de l’histoire humaine<sup>43</sup>.

---

<sup>39</sup> Si Smyth acceptait que la Grande Pyramide ait été construite sous la IV<sup>e</sup> dynastie, il ne l’attribuait néanmoins pas à Khéops, mais à Suphis I, avant finalement de réaliser, pour l’édition de 1874 de *Our Inheritance in the Great Pyramid* (London, Isbister, p. 424-8), qu’il s’agissait, en réalité, de deux noms différents employés respectivement par Hérodote et Manéthon pour le même pharaon.

<sup>40</sup> Il convient toutefois de noter que Smyth se démarque de la principale chronologie biblique à l’époque (celle proposée par l’archevêque d’Armagh, James Ussher, en 1650 dans *Annales Veteris Testamenti*) puisqu’il fait remonter la Création du monde à 3200 avant J.-C., et non à 4004. Aujourd’hui, les égyptologues s’accordent pour dire que la Grande Pyramide aurait été construite entre 2610 et 2530 avant J.-C.

<sup>41</sup> Voir Gange, *Dialogues with the Dead*, *op. cit.*, p. 26 ; Arthur H. Sayce, “The Antiquity of Civilized Man”, *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 60 (juillet-décembre 1930), p. 269.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 29 ; Robert Bud, “‘Applied Science’: A Phrase in Search of a Meaning”, *Isis*, vol. 103, n° 3 (sept. 2012), p. 537-545.

<sup>43</sup> Smyth, *Our Inheritance in the Great Pyramid* (1864), *op. cit.*, pp. 356-7.

Pour Smyth, l'astronomie ne présentait pas cet écueil et était la seule science, avec la photographie, pouvant percer le « mystère des mystères<sup>44</sup> ». D'ailleurs, l'idée que le couloir descendant ait pu pointer vers l'étoile polaire de l'époque, Alpha Draconis, lui permettait non seulement de dater la construction de la pyramide, mais cette orientation particulière n'avait selon lui aucune utilité autre que symbolique, donc divine – il niait que la pyramide ait pu servir d'observatoire astronomique, ou que ce couloir ait pu avoir cette pente pour des raisons pratiques de construction. Cette intuition du symbolisme divin était renforcée par son étude géométrique de la pyramide. Le fait, entre autres, que le rapport entre le demi-périmètre de la base carré et la hauteur approche du nombre  $\pi$  ( $\pi$  3,14285 au lieu de  $\pi$  3,14159) ne pouvait, selon Smyth, résulter d'une coïncidence, pas plus que la presque égalité entre le pouce britannique et la coudée royale égyptienne, unité centrale de l'édifice (mais, selon lui, non immédiatement visible)<sup>45</sup>. Peu important pour l'astronome les presque égalités dans ces rapports, de toute façon déjà remarquées par Greaves dans *Pyramidographia* (1646)<sup>46</sup> : il s'agit là de l'œuvre du temps, de l'érosion, des pillages sur l'œuvre divine. Même Jomard et Girard, auxquels Smyth rendait hommage dans son troisième volume de *Life and Work at the Great Pyramid*, avaient conclu dans la *Description de l'Égypte* que « la longueur du côté de la Grande Pyramide [était] (...) la traduction d'une ancienne mesure<sup>47</sup> ». Les photographies incluant les instruments de mesure gradués, comme celle du sarcophage<sup>48</sup>, devaient attester de l'exactitude des mesures de Smyth, et ainsi rendre ses conclusions empirico-formelles inévitables.

Cela était sans compter sur l'altération de son matériel de mesure sous le soleil égyptien et sur le peu de fiabilité que lui offrait la pierre de

---

<sup>44</sup> C. P. Smyth, "Photography Not of the Human Eye, in a Particular Branch of High Science", *Photographic Mosaics*, 1891, p. 113; Klaus Hentschel, "Visual Culture in Scientific Practice: The Case of Charles Piazzi Smyth", *Anglistik & Englischunterricht*, vol. 71, 2008, pp. 145-64.

<sup>45</sup> Cf. Roger Herz-Fischler, *The Shape of the Great Pyramid*, Waterloo, Ont., Wilfrid Laurier University Press, 2000.

<sup>46</sup> Zur Shalev, "Measurer of All Things: John Greaves (1602-1652), the Great Pyramid and Early Modern Metrology", *Journal of the History of Ideas*, vol. 63, n° 4 (oct. 2002), p. 574.

<sup>47</sup> M.P.S. Girard, *Description de l'Égypte*, Tome Sixième, Paris, Pancoucke, 1822, p. 47.

<sup>48</sup> Voir annexe 2.

basalte trouvée sur le site pour faire office d'instrument de fortune<sup>49</sup>. Les mesures de Smyth elles-mêmes étaient, en conséquence, fréquemment contestées, le forçant à ajouter des *errata* à chaque nouvelle publication, sans qu'il ne retirât mot de ces affirmations sur la Grande Pyramide. Que William Petrie, pourtant un fidèle à l'origine, les invalidât suite à son expédition archéologique en 1883 commissionnée par l'*Egyptian Exploration Fund* n'y changea rien, ni les mises en garde de ses amis scientifiques qui haïssaient ce mysticisme qui l'avait forcé de démissionner de l'Académie des Sciences en 1874<sup>50</sup>! Bien que l'idée d'une équité quasi parfaite entre la coudée sacrée biblique, la coudée royale égyptienne et le pouce britannique fût régulièrement présentée comme erronée dans le monde scientifique et archéologique, elle continuait de faire quelques adeptes, qui y voyaient une pertinence politique.

## La pyramidologie, la Question d'Égypte et la rivalité franco-britannique

Smyth avait abordé la pyramidologie suite à la publication du deuxième essai polémique de John Taylor en 1864 intitulé *The Battle of the Standards*. Au-delà de la métrologie de la Grande Pyramide, ce titre fait référence au débat sur la métrification et l'adoption du mètre (français) comme unité de mesure. En effet, cette même année, était débattue au Parlement britannique une proposition de loi visant à « uniformiser le système de poids et mesures au Royaume-Uni<sup>51</sup> ». L'introduction du système impérial d'unités en 1824 avait constitué une tentative d'éradiquer les disparités régionales entre une même mesure, en ne gardant que les unités de mesure les plus communes, comme le pouce, le pied, la verge, la mille, la lieue, etc. : dans la pratique, le succès était très relatif et la commission parlementaire recommandait l'adoption du mètre<sup>52</sup>. Taylor, s'appuyant sur les travaux de l'astronome John Herschel, ensuite repris par Smyth, contestait cette proposition, au motif que la valeur du mètre était relative et variable, par opposition à la coudée

---

<sup>49</sup> Michael J. Barany, "Great Pyramid Metrology and the Material Politics of Basalt", *Spontaneous Generations: A Journal for the History and Philosophy of Science*, vol. 4, n° 1 (2010), p. 45-60.

<sup>50</sup> Brück & Brück, *The Peripatetic Astronomer*, *op. cit.*, p. 229 & p. 177-79.

<sup>51</sup> *Hansard*, HC, 01/07/1863, vol. 172, § 5.

<sup>52</sup> Julian Hoppit, "Reforming Britain's Weights and Measures, 1660-1824", *English Historical Review*, vol. 108, n° 426 (janv. 1993), p. 82-104.

sacrée<sup>53</sup>. Tous trois arguaient que cette valeur, équivalente à « la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre<sup>54</sup> », ne pouvait être fiable puisque les mesures avaient été réalisées sur le seul arc d'un méridien particulier (passant entre Dunkerque et Barcelone) dont la valeur immuable n'avait pas été démontrée. Ils opposaient au mètre le pouce britannique, dont la fiabilité en tant qu'unité de mesure provenait, selon eux, du fait qu'elle était, de par sa quasi-équivalence avec la coudée sacrée, l'unité de référence de la Grande Pyramide. Par ailleurs, cette dernière correspondait, avançaient-ils, à une valeur cosmogonique fixe : la dix-millionième partie du diamètre terrestre<sup>55</sup>. Cette vive bataille autour d'un système universel d'unités de référence favorisa une large discussion des idées de Smyth sur la Grande Pyramide, comme en attestent plus de trois cents articles de périodiques, la plupart publiés entre 1864 et 1879 – même si l'application légale du système métrique au Royaume-Uni n'intervint finalement qu'en 1896<sup>56</sup>.

Pour comprendre la vivacité de ce débat, il convient non seulement de se rappeler la permanente interrogation sur la valeur exacte des unités impériales depuis que les étalons avaient brûlé dans l'incendie du Parlement en 1834, mais aussi de le replacer dans le cadre de la rivalité anglo-française exacerbée en Égypte. En effet, mécontent que le Canal de Suez, ouvert en 1869 par la France, fût sous le contrôle de cette dernière, le Premier ministre conservateur britannique Benjamin Disraeli racheta les parts du Khédivé égyptien en 1875, permettant ainsi à son pays d'entrer dans la gestion du canal. La crise financière en Égypte s'amplifia néanmoins, alors que cette dernière, toujours sous l'autorité du Sultan pour un certain nombre de domaines, devait fournir un contingent important de troupes à la Sublime Porte pour maintenir l'ordre à travers l'Empire ottoman. Dans ces conditions, les rapports alarmistes de la Caisse de la Dette Publique (égyptienne), organe mis en place en 1876 suite à un compromis franco-anglais, firent envisager à Salisbury, alors secrétaire d'Etat pour l'Inde, que le Royaume-Uni

---

<sup>53</sup> John Taylor, *The Battle of the Standards*, London, Longman, 1864, p. 84.

<sup>54</sup> *Nouveau Traité d'arithmétique décimale*, Liège, H. Dessain, 1841, p. 94.

<sup>55</sup> Henry Blerzy, « Les Astronomes devant la Grande Pyramide », *Revue des Deux Mondes*, tome 71, 1867, p. 1053.

<sup>56</sup> Statistiques réalisées à partir de la base de données *British Periodicals* ; Ashish Velkar, *Markets and Measurements in Nineteenth-Century Britain*, Cambridge : CUP, 2012, p. 12.

s'emparât de l'Égypte<sup>57</sup>. Cette hypothèse ravit « les Israélites britanniques », un groupe politico-religieux interdénominationnel qui utilisait la religion à des fins politiques, visant à la consolidation et l'extension de l'Empire britannique en Israël, voire à d'autres territoires<sup>58</sup>. Or, ce groupe, formé en 1872, maintenait que les Britanniques étaient les descendants des dix tribus perdues d'Israël et entrevoyait leur retour en Terre promise dans le cadre de la bataille d'Armageddon. Une telle lecture littérale et futuriste du livre de l'Apocalypse les amenait à s'intéresser à la pyramidologie de Smyth, qui fut invité à leur exposer sa théorie de la Grande Pyramide en 1872<sup>59</sup>. Si l'astronome ne semble pas avoir officiellement intégré ce groupe, les transferts d'idées entre Smyth et les « Israélites britanniques » se multiplièrent<sup>60</sup>.

Pour les personnes convaincues de l'identité des Britanniques avec les tribus d'Israël, le succès du bombardement d'Alexandrie par le Royaume-Uni en juillet 1882, décidé afin de restaurer l'ordre en Égypte suite à la prise de pouvoir par le nationaliste Arabi Pacha, était un signe de la véracité de la théorie de Smyth sur la Grande Pyramide. En effet, Smyth n'avait-il pas indiqué dans sa deuxième édition d'*Our Inheritance in the Great Pyramid* (1874) qu'un pouce pyramidal correspondait à une année prophétique<sup>61</sup> ? Or, la grande galerie de la pyramide de Khéops, dont la longueur était censée indiquer l'année du retour du Christ sur terre<sup>62</sup>, mesurait, selon Smyth, 1881, 6 pouces pyramidaux... La politique britannique en Égypte fut alors scrutée par les adeptes de prophéties. Une fois l'année 1882 terminée sans réalisation de ces dernières,

---

<sup>57</sup> Stéphanie Prévost, « La Question d'Orient dans la culture politique britannique : réception et influences (1875-1898) », vol. I, Thèse de doctorat, Université de Tours, 2010, p. 203-4.

<sup>58</sup> Josef Althoz, *The Religious Press in Britain, 1760-1900*, Londres & New York : Greenwood, 1989, p. 130.

<sup>59</sup> Josef Althoz, *The Religious Press in Britain, 1760-1900*, Londres & New York : Greenwood, 1989, p. 130.

<sup>60</sup> "Idem" ; "La Grande Pyramide a vaincue" [sic], *The Banner of Israel*, 03/07/1878, p. 216 ; "A Second Pyramid Letter", *The Banner of Israel*, 27/04/1881, p. 170 ; "Recent Discoveries in Egyptian Antiquities", *The Banner of Israel*, 19/07/1882, p. 302.

<sup>61</sup> Smyth, *Our Inheritance in the Great Pyramid* (1874), *op. cit.*, p. 319. Smyth s'inspire d'un bâtisseur de navires écossais, Samuel Menzies. Voir : Robert M. Schoch & Robert Aquinas McNally, *Pyramid Quest*, New York: Penguin, 2005, pp. 321-4.

<sup>62</sup> Alexander MacPhail, "The Mystery of the Prophetic Dates Unsealed", *Israel's Hope and Destiny*, vol. 4, n° 62, 01/07/1885, p. 94-102.

Alexander Macphail suggéra qu'une pièce pyramidale avait été oubliée dans les calculs et proposa l'année 1934 comme nouvelle date de la fin du monde, les crises intermédiaires devenant autant de jalons précédant le retour du Christ sur Terre. C'est en particulier l'interprétation faite du décès du général Gordon lors du siège de Khartoum, tombée aux mains du Mahdi, en 1885 – rappelons que le Mahdi était un chef religieux soudanais qui avait déclaré le *jihad* contre le gouvernement égyptien et le Royaume-Uni –, et de l'offensive soudanaise de 1898, décidée par le Premier ministre conservateur, le marquis de Salisbury. L'annonce subséquente d'un protectorat britannique sur l'Égypte fut accueillie avec liesse comme l'accomplissement de la prophétie de la Grande Pyramide, d'autant que dans *The Geography of the Gates* (publié en 1880, puis réédité en 1891 et 1897), attribué à Smyth, mais probablement rédigé par Edward Hine, un des fondateurs de l'Israélisme britannique, l'Égypte était indiquée comme un des lieux-clés que le Royaume-Uni devait conquérir – voire reconquérir<sup>63</sup> – en amont de la bataille d'Armageddon<sup>64</sup>.

La pyramidologie de Smyth et l'Israélisme britannique demeurent des discours extrêmement marginaux et décriés avec véhémence par les archéologues, les égyptologues, les géologues, les anthropologues et aussi par les grandes figures politiques (Gladstone et Salisbury en particulier), qui y voyaient de « très dangereuses doctrines<sup>65</sup> ». Même très controversées, ces dernières prospérèrent au Royaume-Uni<sup>66</sup> à cause du contexte : celui d'une exégèse biblique nourrie, d'un regain des idées millénaristes (par exemple, parmi les Christadelphes, les « Frères de Plymouth », ou les « Saints des derniers jours ») et surtout celui d'un débat épistémologique intense sur la nature des sciences et leur méthodologie, notamment de ces sciences nouvelles dont un des objets était de déterminer l'origine du monde et de l'homme intellectuel. Or, dans ce cadre, l'Égypte, tout comme Babylone d'ailleurs, fut transformée

---

<sup>63</sup> L'hypothèse, répandue depuis les années 1840, selon laquelle la « pierre » intégrée au trône de couronnement britannique était celle dont Jacob se servit comme chevet en Égypte (Genèse 28:18), semblait légitimer le protectorat britannique sur l'Égypte. Cf. Warwick Rodwell, *The Coronation Chair and Stone of Scone*, 2013, Oxford, Oxbow Books, p. 23.

<sup>64</sup> Philo-Israel, *Geography of the Gates*, London, Banks, 1897, p. 32-5.

<sup>65</sup> *Hansard*, HL, 08/02/1898, vol. 53, Salisbury, col. 43.

<sup>66</sup> Il convient de noter que les écrits de Smyth eurent un (faible) écho aux Etats-Unis et en France, où le titre des œuvres était parfois réarrangé, la question des Britanniques comme peuple élu n'étant alors plus centrale.



en un territoire intellectuel « aux frontières incertaines entre l'histoire et les toutes nouvelles sciences de la préhistoire<sup>67</sup> » et où l'Égypte pharaonique et l'Égypte biblique ne semblaient souvent faire qu'un.

Dans l'espoir honnête de révéler la vérité scientifique de la Grande Pyramide, Smyth voulait fixer la trace de ce monument, notamment par la photographie. Paradoxalement, cet astronome, par ailleurs réputé, nia la distance problématique entre la réalité d'un monument ancien, abîmé par le temps et les hommes, et le déchiffrement pseudo-scientifique, mystique et erroné qu'il en donna. Cette distance, cette « lieutenance » dit Ricœur dans *Temps et Récit*<sup>68</sup>, força pourtant Piazzzi Smyth à recourir, au fur et à mesure des éditions de *Our Inheritance in the Great Pyramid*, à des schémas explicatifs pour exposer sa théorie fantasque (notamment que la Grande Pyramide correspondait au centre de la Terre<sup>69</sup>), la photographie ne pouvant donner à voir ce qui n'est pas – à moins, ce qu'il refusa de faire, de falsifier les images. Pour marginal qu'il fut, le contexte géopolitique de la Question d'Égypte, entre 1875 et 1898, donna un écho surdimensionné à sa pyramidologie – une mise en scène pseudo-scientifique, mais surtout populaire –, auprès de ceux qui croyaient en la destinée impériale du Royaume-Uni (y compris certains Jingoïstes), révélée par le prophète (auto-proclamé) Charles Piazzzi Smyth...

*Stéphanie Prévost*  
*Université Paris-Diderot, LARCA*

---

<sup>67</sup> Gange, *Dialogues with the Dead*, op. cit., p. 27.

<sup>68</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit : Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 149.

<sup>69</sup> Voir annexe 3.

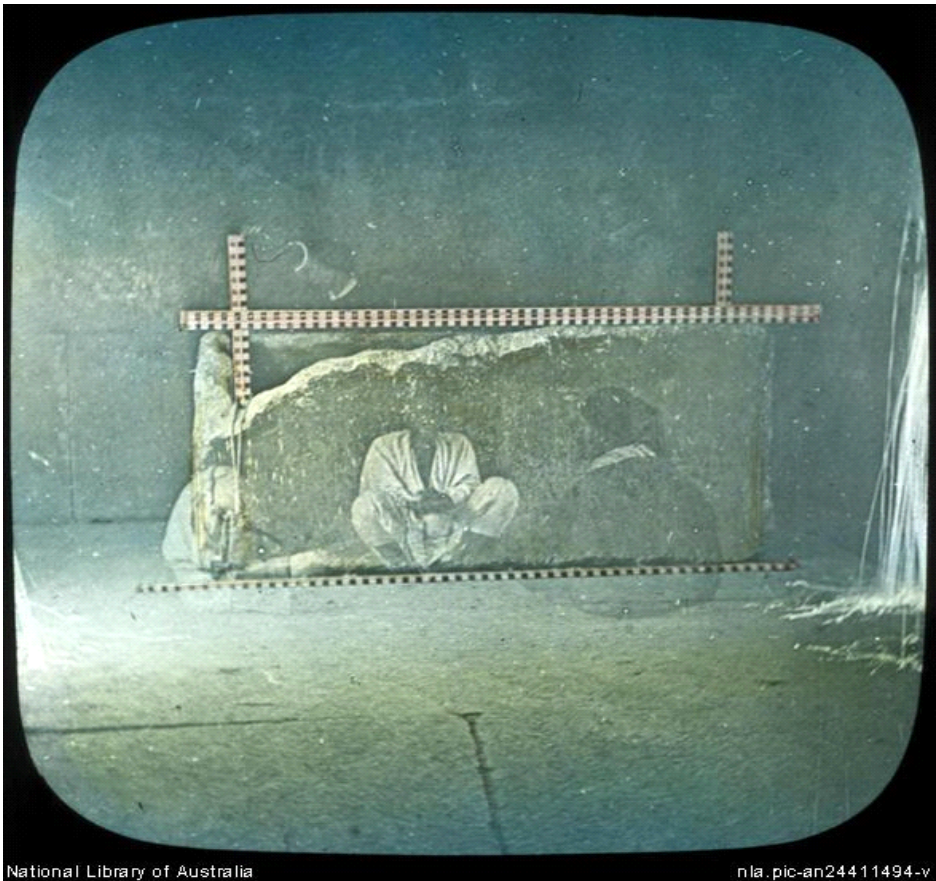


National Library of Australia

nla.pic-an24429132-v

Charles Piazzi Smyth, «La Grande Pyramide et la seconde pyramide, vue septentrionale», [entre 1850 et 1880 ?], lanterne magique, 8,2 x 8,2 cm,

collection de l'*Australian Inland Mission*, National Library of Australia, MS 24429132 [<http://nla.gov.au/nla.pic-an24429132>, consulté le 01/08/2014].



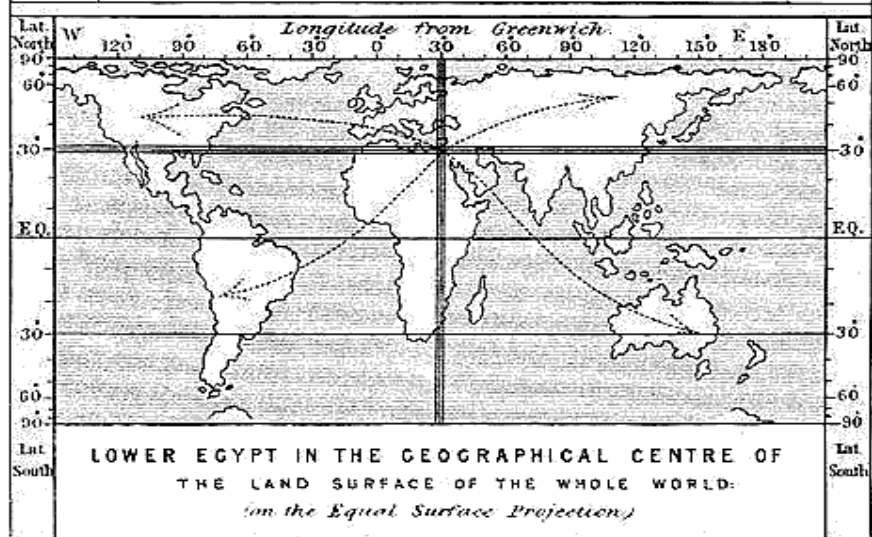
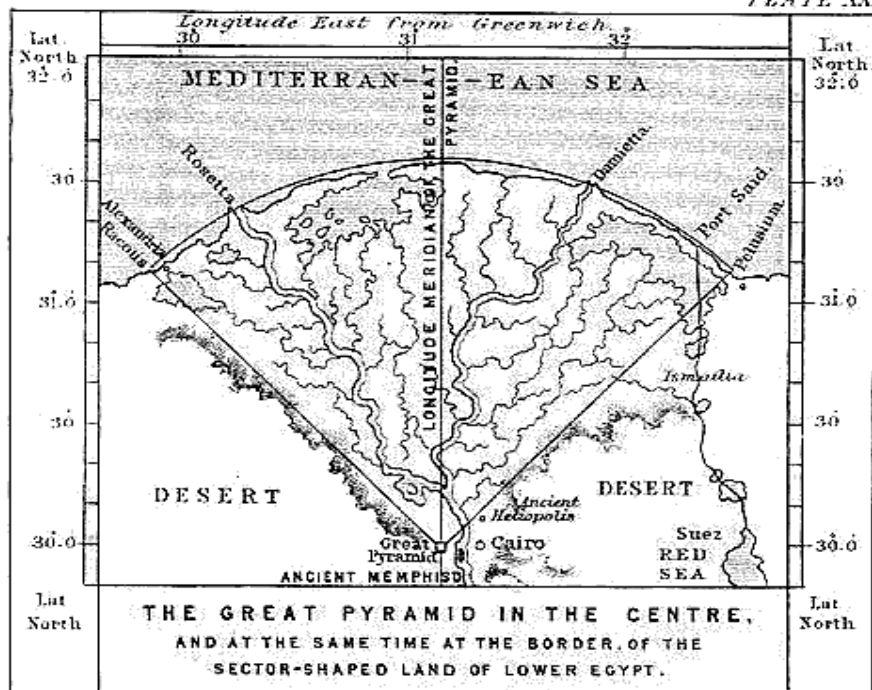
National Library of Australia

nla.pic-an24411494-v

Charles Piazza Smyth, « Le sarcophage, dans la chambre du roi de la Grande Pyramide, avec des spectres d'Arabes », [entre 1850 et 1880 ?], lanterne magique colorisée à la main, 8,2 x 8,2 cm, collection de l'*Australian Inland Mission*,

CHARLES PIAZZI SMYTH ET LA PYRAMIDOLOGIE

National Library of Australia, MS 24411494 [<http://nla.gov.au/nla.pic-an24411494>, consulté le 01/08/2014].



PIAZZI SMYTH. DES.

A. RICHES & SON. EDINB.

« La Grande Pyramide au centre », in Charles Piazzi Smyth, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, London, Dalby, Isbister, 1877, figure 20, page non numérotée.